pas méchantes. Elles veillaient sur les sources, sur les herbes et les plantes, comme les anges veillent sur les hommes.

Quelques personnes du village, un petit berger attardé, une vieille qui revenait avec sa charge de bois mort, les avaient aperçues jadis. Il faut bien croire qu'elles étaient sages puisqu'on les appelait « les bonnes fées Notre-Seigneur ».

Etait-ce pour elles que les enfants mettaient des couronnes aux branches ? Peut-être bien que oui. Toutes les petites filles du village rêvaient de ces fées si belles.

Il en était une pourtant qui ne venait guère sous l'arbre. Elle s'appelait Jeannette, comme toi. Son père habitait une maison à long toit parmi les autres du village. Elle avait deux frères, une sœur.

Comme toi, elle menait parfois paître les moutons de son père. Elle ne savait pas lire, car dans ce temps, voici bien longtemps, il n'y avait guère d'écoles : mais sa mère lui avait enseigné ses prières, et elle aimait à les dire.

La maison de cette petite fille, ou plutôt la maison de ses parents, était tout auprès de l'église. De sa chambrette, au delà du petit clos avec ses carrés de légumes et quelques arbres fruitiers, elle entrevoyait une fenêtre et la lampe de l'autel. Les nuits d'orage ou de grand vent, quand on s'éveille dans les ténèbres, cette petite lumière rouge semblait veiller sur le pays. Et Jeannette, l'ayant regardée, se rendormait confiante.

Toute petite, elle allait aussi avec les enfants



du village tresser des guirlandes et chanter sous le bel arbre des Dames. Mais maintenant qu'elle grandissait, elle aimait mieux porter ses fleurs à Notre-Dame de Bermont.

C'était sur la hauteur, le sentier était rude, mais quand on arrivait enfin à la chapelle, l'ombre y était fraîche et douce, et l'image de la Vierge souriait à l'enfant.

Elle aurait dû être heureuse, cette petite Jeannette, dans son village de Domremy, entre ses parents qui l'aimaient, ses petites amies de la terre, et sa Grande Amie, là-haut, à la chapelle de Bermont.

Elle l'aurait été s'il n'y avait pas eu dans le pays une chose terrible : la guerre.

La guerre, tu es trop jeune pour t'en souvenir, Jeannette, mais ton père en parle quelquefois. C'est là qu'il a gagné sa croix, le petit ruban rouge et vert — rouge, couleur de sang ; vert, couleur d'espérance — qu'il porte sur son cœur, et dont ta maman est fière. Une croix, cela veut dire de la souffrance, des larmes, peut-être aussi la mort.

Quatre ans il s'est battu dans la boue, dans le froid, dans la poussière. Il a eu faim, il a eu soif. Il a connu des jours terribles où ce n'étaient plus les hommes seuls, mais les maisons, les arbres même qui tombaient autour de lui, des jours où la douce terre arrachée, bouleversée sous une pluie de fer et de flammes, était devenue un enfer.

Tout cela pour qu'aujourd'hui tu sois une petite Française, dans un pays fier et libre.

Comprends bien, petite Jeannette : Dieu qui a